

# Chantal Pelletier

## Cinq femmes chinoises



folio



COLLECTION FOLIO



Chantal Pelletier

Cinq femmes  
chinoises

Gallimard

Cet ouvrage a été précédemment publié  
aux Éditions Joëlle Losfeld.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*Couverture : Photo © Mel Yates / Getty Images*

Voyageuse en écriture comme dans la vie, Chantal Pelletier est auteur de romans, nouvelles et policiers. *Cinq femmes chinoises*, son troisième livre publié aux Éditions Joëlle Losfeld, a reçu le prix Printemps du roman 2013.





*Pour Tito le sultan,  
à Myrto.*



«Moi, je préfère pleurer sur le siège arrière d'une BMW que d'être heureuse sur un vélo.»

(Réplique d'une Chinoise de vingt-deux ans candidate à un jeu de télé-réalité chinois, citée dans un article de Philippe Grangereau paru dans *Libération* le 21 septembre 2011.)

#### *ET LA CHINE CRÉA LA FEMME*

«Si un petit pourcentage des femmes chinoises accédait bientôt à l'indépendance et à la richesse, cela représenterait des dizaines de millions d'individus et une puissance économique considérable telle qu'aucun ensemble de femmes n'en a connu jusqu'ici. Alphabétisées, élevées en dehors de la culpabilité des religions monothéistes et loin d'un modèle familial traditionnel, issues d'un monde communiste qui a nivelé en partie la disparité des sexes, actrices de la future nation la plus riche de la planète, elles seront propulsées par un développement économique d'une rapidité inédite vers un avenir mondialisé. Certains utopistes les imaginent ambitieuses, peu portées sur les sentiments et la famille. Une nouveauté dans l'histoire des femmes et du féminisme.»

(Extrait d'un billet publié en mai 2008 sur le blog Chinaofutur.)



*Ciel dans l'eau, poissons dans les arbres*

XIU

Née le 7 avril 1957 à Suzhou,  
province du Jiangsu

Xiu est enrôlée dans l'école de gymnastique à quatre ans et demi pour sa souplesse et sa pugnacité. Papa et maman la voient une fois par semaine, ils sont fiers, leur fille a été distinguée par la révolution mère de tous. Elle n'est pas la meilleure des soixante élèves garçons et filles, mais la plus disciplinée. On lui reproche de n'être pas assez menue, on l'aimerait plus fine, plus déliée et on l'étire avec des poids pour l'allonger. Elle a droit à des portions moindres que celles des autres pensionnaires, dont aucun n'est pourtant nourri à satiété, il faut être léger pour supporter l'entraînement. Parfois, sa tête tourne après qu'elle a marché longtemps sur les mains. Elle serre les dents quand la peau de ses doigts s'ouvre, mais elle ne pleure pas, ne se plaint pas. Elle virevolte sur le tapis, perchée sur la poutre, pendue aux barres asymétriques, impeccable, nourrie par le mouvement et l'obéissance. On ne peut critiquer sa façon de se recevoir après avoir traversé le cerceau et roulé

sur le caoutchouc : elle se tend comme un arc, bras à la diagonale des épaules, ventre concave, côtes saillantes. Ses lèvres, en écart maximum sur les dents, ne forment pas vraiment un sourire. Le visage de poupée, fixe et sans âge, reste fermé, les yeux froids. Pas le moindre frémissement.

Quand elle va chez ses parents, elle ne manifeste aucune gaieté et ne se sent pas chez elle. Elle préfère l'école, les dix heures d'entraînement, le rythme des sauts, le crachotis de la musique, l'ordre militaire des dortoirs. Elle s'ennuie quand sa mère l'emmène sur un vélo-cariote où elle entasse papiers et cartons. Xiu n'aime ni les cris de sa mère appelant aux ordures, ni ces gens qu'elles croisent, renfrognés et pitoyables.

Son père travaille dans une imprimerie si sombre qu'elle a pitié de lui. Elle lui montre qu'elle sait lire, il se prétend content, ce dont elle se moque, elle a hâte de rejoindre l'internat. Lui manquent le martèlement des pieds nus sur les tapis de sol, les jambes et les bras qui s'agitent dans les maillots de coton, les peaux chaudes, les brochettes de filles calibrées, cheveux tirés dans des queues de cheval et des couettes.

\*

Les années filent, son estomac réduit ne réclame plus, Xiu apprend à avoir de moins en moins faim. Elle reste petite, peut-être trop de muscles qui tirent sur ses os, les retiennent de pousser.

À sept ans, on lui en donne cinq, et on augmente ses rations, pas à volonté, bien sûr, mais elle mange comme les autres.

Elle a neuf ans, dix. Les jeunes sont dans la rue pour la grande révolution, la plupart des écoles sont fermées, pas la sienne qui compte seulement moins d'élèves, moins de professeurs. *Mesure ta chance*, lui répète sa mère, et elle redouble d'efforts. Des pyramides que composent quinze, vingt élèves, elle est un des piliers. Solide, pieds ancrés dans le sol, ventre serré, elle vibre à peine alors qu'elle porte deux filles, trois filles superposées sur ses épaules.

Queue de cheval bien lissée, biceps crampés, elle bande ses poignets douloureux, elle aime ces bracelets blancs : *Mes bijoux*, dit-elle. Son corps a une dureté ligneuse. Parfois, une articulation se luxé, un muscle se déchire, elle contient la douleur, elle a l'habitude. La souffrance est un noyau qui la secrète et la constitue.

Régulièrement, ils partent une vingtaine dans des camions bâchés pour célébrer les fêtes du Parti, l'anniversaire de la révolution. De l'école, elle est celle qui marche le mieux sur les mains. Elle surprend en effectuant des sautilllements en appui sur un seul bras, minuscules bonds d'insecte qu'elle perfectionne. Elle aime l'idée de vivre la tête en bas, en équilibre et à l'envers. Occupée, très occupée, elle avance sur des rails, protégée du désordre du dehors.

Au nouvel an 1968, Xiu passe quelques jours chez papa-maman. Le temps lui paraît long dès la première journée dans la pièce sombre et crasseuse où ils vivent avec son frère de six ans. Elle déteste sa mère éplorée, son père contusionné. Il a désobéi, ce qu'elle ne peut imaginer, *il faut être bête*, pense-t-elle en resserrant les bandes de coton autour de ses poignets. *Bête*.

Elle compte les heures qui lui restent avant d'échapper à cette famille qui n'est pas la sienne. Un matin, les pleurs du petit frère et des cris de sauvages lui font pousser la porte de la courette. Des ombres casquettées aboient, deux coups de fusil claquent, trouent de rouge la veste de son père qui tombe face contre terre, comme serti dans la boue. Un dos d'animal sur lequel volette un pan de tunique usée : c'est l'image qui lui reste de son géniteur.

Des voisins l'emmènent quelques jours chez eux dans une pièce plus obscure que celle de ses parents. Elle ferme les yeux, se concentre sur le triple saut arrière qu'elle était en train d'apprendre. Sa mère vient la rechercher, la prévient qu'elle est renvoyée de l'école de gymnastique. Elle ne comprend pas comment elle peut vivre ailleurs, autrement, sans l'ordre, sans les rails, dans la crasse, là où est inscrite partout la désobéissance du père.

Sa mère lui coupe les cheveux pour les vendre en cachette et les roule dans un papier. Xiu serre les



dents en regardant disparaître ce qui est davantage qu'une tignasse : sa force et ses espoirs.

Dans la rue, on lui jette des fruits blets, on tire ses cheveux ras, on l'insulte, elle fait partie d'une famille de traîtres. L'angoisse a remplacé la douleur et la souffrance est plus vive. Elle ne sent plus ses muscles, ses articulations, ses tendons. Elle est comme dénoyautée.

Elle attend plus d'un an avant de retourner à l'école. Là, on la punit souvent, pour rien, pour l'exemple, on lui laisse les corvées de nettoyage. Pendant les séances de gymnastique, elle se plaît à faire des envieux en enchaînant roues, pirouettes et sauts carpés. Elle amuse la galerie en signant son nom de la main droite, en équilibre sur la main gauche, jambes nouées en tailleur par-dessus sa tête. On lui laisse peu l'occasion de jouer les acrobates, mais ses exploits lui valent d'obtenir la paix.

Elle lit, écrit, est notée comme une élève moyenne. Les muscles ne tirent plus sur ses os, elle grandit vite désormais, sa tête s'éloigne du sol, prend ses distances pour dominer la désolation qui l'entoure, fuir sa mère et son frère qui lui font honte. Elle déteste leurs lamentations.

\*

Xiu a quatorze ans, des seins durs et pointus, du duvet sur sa fente. Ses yeux ne sourient pas. Elle se tient droite, décidément trop robuste, pas assez

longue. Elle ne se lie à personne, fait régulièrement des exercices de gymnastique dans les parcs.

Le hukou<sup>1</sup> ! Xiu en a marre que ce mot accompagne les jérémiades de sa mère qui veut partir à Shanghai, laisser derrière elle l'exécution de son mari et les brimades qui ont suivi. Elle ne fait que ça dès qu'elle sort de l'usine : se remuer pour obtenir sur le hukou du foyer la notification d'un changement de résidence et de travail.

Xiu s'en moque, elle vient d'avoir seize ans. Un gamin de son âge ouvre son sexe avec son petit engin pâle et dur. Une formalité accomplie.

\*

En 1974, munis du précieux hukou en règle, Xiu, sa mère et son frère grimpent avec leurs balluchons dans un camion pour Shanghai. Ils traversent des brumes, devinent la ville et le fleuve aux mugissements des sirènes de bateaux, aux odeurs de fumées, aux relents de poissons, aux glapissements des mouettes.

Ils dorment tous les trois sur un matelas au milieu d'un grand dortoir qui rappellerait à Xiu l'école de gymnastique s'il n'était si bondé et si sale. Les deux femmes travaillent à la même conserverie de poissons près du port. Emmurée douze heures

1. Livret d'enregistrement de résidence visant à un contrôle sévère de la migration des populations.

par jour, la fille ferme des cartons sur des boîtes, la mère est aux ateliers de vidage et lavage.

Xiu dort blottie contre son frère, douce peluche à sa mesure. Il ne sent jamais fort. Il la protège de sa mère qui exsude certaines nuits des odeurs âcres qui l'écœurent.

\*

Elle a presque dix-neuf ans lorsqu'elle remarque à une fête des travailleurs un docker de haute taille aux mains larges, à la voix profonde, membre du comité révolutionnaire que respectent et craignent les ouvriers. Elle aime sa force et ses gestes rugueux. Xiu et lui marchent ensemble sur le port, dansent à la fête du Parti.

Lorsque la mère de Xiu déniche une cabane au bord d'une rizière, à Pudong, de l'autre côté du fleuve, en face de Shanghai, le docker les aide à rassembler leurs affaires, les accompagne dans la traversée du Huangpu. Il rafistole la cabane, leur apporte des matelas de coton, des graines à planter. Xiu pense avoir trouvé un mari.

Un matin, peu de temps après la mort de Mao Tsé-toung, alors qu'elle arrive pour prendre son travail, un barrage de police l'empêche d'entrer dans le port. Juchée sur son vélo, elle reconnaît son docker parmi les hommes, mains liées, que la police matraque et embarque.

L'épouse d'un des condamnés lui apprend deux mois plus tard qu'ils ont été déportés à l'extrémité

nord de la Chine, dans une mine de charbon du Heilongjiang. Un train les a emportés pendant trois jours sans boissons ni nourriture en compagnie de leurs excréments.

Xiu n'attend pas cet homme qui n'a pas eu le temps d'être le sien. Souvent seule avec son frère, elle se relaie dans la cabane avec sa mère qui travaille la nuit. Le matin, avant de partir à la conserverie, elle donne à manger aux trois poules, désherbe et sarcle le carré de terre grasse dans lequel elle fait pousser des choux et des oignons. Le soir, elle cuisine une soupe avec des têtes de poissons, y casse un œuf. Ses mains ont vingt ans de plus qu'elle, le double de son âge.

Le frère, à l'école du Parti, n'a plus rien d'une peluche. À quinze ans, sa voix presque mâle parle de progrès, de modernisation, déclame des formules. *Peu importe que le chat soit blanc ou noir, pourvu qu'il attrape des souris.* Le cadet de Xiu se voit déjà dirigeant du Parti et prétend tout planifier. Sa sœur se bouche les oreilles, refuse ces balivernes, elle a vu son père couché dans la boue, son docker embarqué comme un voyou, elle ne peut oublier que la cuisine politicarde mijote d'infects ragoûts.

C'est avec soulagement qu'elle voit partir son frère dans une zone agricole modèle de l'autre côté du Yang Tsé.

\*